

L'idéologie indo-européenne à la lumière des thèses développées par Georges Dumézil / sa place dans le sabéisme

La tripartition observée par Dumézil sur le domaine indo-européen, notamment au niveau du panthéon (place des dieux dans la hiérarchie divine ainsi que leur rôle dans les diverses aventures associées à chacun d'entre eux) peut également s'appliquer à l'interprétation sabéenne que nous-même avons tirée de nos propres lectures concernant la religion ou la mythologie de nos ancêtres, mais à une condition : de bien définir les rôles des uns et des autres.

Pour prendre un exemple sur le domaine védique, si, à ce niveau, on s'en tient aux études de Dumézil, il apparaît qu'un dieu comme Indra est plus près de ressembler à un dieu Mars qui est, dans le sabéisme, la planète Mars, plutôt qu'à un dieu Jupiter qui, dans le sabéisme, est la planète Jupiter.

En l'occurrence, nous ne faisons que suivre le raisonnement d'un Dumézil qui faisait du dieu Jupiter associé au panthéon pré-capitolin, un dieu suprême ou souverain, et donc aussi, par voie de conséquence, un représentant de la première fonction dumézilienne, comparé à un dieu Mars qui incarnait la fonction guerrière (elle-même venant en second dans la trilogie dumézilienne), et comparé à Quirinus qui, en tant qu'incarnation de la paix et des richesses conçues par les hommes à cette occasion, était un représentant de la troisième fonction, elle-même étant associée à la richesse, à l'abondance, à la paix, à la félicité, à la guérison, et, finalement, à toutes les jouissances et à tous les plaisirs de la vie, y compris lorsque ceux-ci se réfèrent au luxe, à la beauté, au bon goût, à la féminité, etc., etc.

Sur le domaine védique, par comparaison, le rôle de Mars, à en croire Dumézil, était joué par Indra, et celui de Jupiter était joué par une paire Varuna-Mitra qui, pour ne pas jouer exactement le même rôle que Jupiter, et pour se différencier eux-mêmes, du point de vue de leur caractère et de leur mission (expression de la souveraineté magique et hautaine, pour ne pas dire éloignée des hommes, s'agissant de Varuna - personnage d'autant plus puissant qu'il était ténébreux et secret - ; expression de la souveraineté affichée, lumineuse même ; et proximité des hommes - au point que le dieu incarnait lui-même le contrat et l'amitié - s'agissant de Mitra, un Mitra qui représentait en quelque sorte le côté législateur - en effet, Mitra n'était-il pas, en tant que dieu psychopompe, le Juge des morts, en compagnie de Rashnu et de Sraosha !?? - associé à la première fonction, souveraine entre toutes), n'en étaient pas moins (nous sommes là avec Varuna et Mitra) des représentants très dignes, chacun à son niveau et dans sa posture, de la première fonction mise en lumière par Dumézil.

Cette tripartition établie par Dumézil, à l'examen du domaine indo-européen, n'a l'air de rien, mais elle représente une avancée très considérable, en donnant un ordre hiérarchique en même temps qu'une structure à un ensemble qui, tout divin qu'il était, ressemblait, avant une pareille mise en ordre, à un amas hétéroclite composé de dieux qui ne se distinguaient jusque là, dans l'esprit du lecteur - hormis un dieu qui, comparé aux autres, était le plus grand de tous - que par leur seule fonction.

Et comme la religion prônée par nos ancêtres était de type naturaliste, la dite fonction ressortissait forcément à ce type de représentation, avec, en prime, un dieu suprême qui, guerrier de son état, était le dieu de l'orage capable de libérer les eaux de pluie en les faisant quitter ces horribles nuages qui les enfermaient jusque là dans leur sphère démoniaque, toutes

choses propices au rétablissement d'une végétation qui, sur terre, avait souffert jusque là de la sécheresse ; ou avec, en prime, un soleil capable de réchauffer la terre et de redonner de la lumière à un monde qui avait plongé dans le froid et dans l'obscurité durant les longs mois d'hiver.

Bref, si l'on considère que, dans ce type de représentation, le grand dieu était le dieu de l'orage, lui-même occupait la première place au sein du panthéon, les autres dieux se distinguant de lui uniquement par un rôle différent au sein de la religion naturaliste. Et si, comme il arrivera plus tard, nos ancêtres avaient une vision cosmique de l'univers, c'est le dieu ciel qui occupera la première place au sein du panthéon. Et encore, sachant que le maître (diurne) du ciel est le soleil, en certaines contrées (comme par exemple en Egypte) ce dieu soleil est considéré comme le maître du panthéon.

Bref, dans ce type de religion, chaque dieu occupait une fonction précise, au sein d'une hiérarchie divine qui dépendait elle-même de la nature même du dieu en charge d'incarner la souveraineté. C'est ainsi que, dans les mythes d'orage, le dieu souverain était le grand dieu de l'orage, rôle occupé par le soleil lorsque le mythe accordait la priorité à cet astre, devenant lui-même un mythe solaire à cette occasion. Et comme les éléments célestes et atmosphériques (ciel, soleil, lune, astres, pluie, nuages, orage, foudre, éclair, tonnerre, etc.) ont des répercussions sur terre, et qu'en plus cette terre-là est occupée par toutes sortes d'espèces, on retrouve celles-ci, sous une forme divinisée, au sein d'une religion dont l'essence même était d'être naturaliste.

Supposons, à partir de là, que la dite religion naturaliste était consignée dans des livres tels que celui du Rig Veda. Dumézil va alors s'attacher à montrer que la religion védique, au lieu d'être une religion naturaliste à proprement parler, cachait, derrière l'aspect solaire, ou lumineux, ou au contraire pluvieux, ou ombrageux, ou orageux, associé aux différents dieux, un aspect qui renvoie à des propriétés, à des concepts, à des attitudes, à des comportements (et donc aussi, si ces comportements-là sont des comportements sociaux, à des structures), autant de notions qui, bien que se référant au monde des hommes, n'en étaient pas moins appliquées au monde des dieux.

C'est dire que les dieux étaient la forme subrogée des hommes vivant sur terre. Tout comme était la forme subrogée de la société humaine, une société divine qui s'était organisée sur le même mode ou sur le même schéma. C'est ainsi, poursuit Dumézil, que cette société divine était structurée sur trois niveaux hiérarchiques, le premier niveau étant lui-même divisé en deux sous-niveaux, avec d'un côté une souveraineté qui était magique et ombrageuse, et, de l'autre, une souveraineté qui était lumineuse et parfaitement codifiée. D'un autre point de vue, on peut considérer que la première nommée s'exerçait dans l'ordre temporel, avec un roi qui pouvait compter sur une cour et sur une armée pour asseoir sa souveraineté ; comparée à une seconde nommée qui exerçait son pouvoir dans l'ordre du spirituel et qui appelait à la paix plutôt qu'à la guerre pour faire régner l'ordre au sein d'un royaume qui deviendra un empire avec le temps.

Et tandis que pareille structure (avec son gouvernement à deux têtes, lui-même pouvant compter sur une armée et sur des producteurs, pour régner au sein de l'empire) fait référence aux dieux dans des livres comme celui du Rig Veda, on la retrouve également dans des livres qui, au lieu de narrer pour nous l'aventure des dieux, narrait celle des premiers rois du monde, ces êtres humains qui, parce semblables aux dieux, étaient, sous la forme de héros, des

créatures surhumaines. Et comme ces héros-là étaient eux-mêmes les ancêtres de nos propres ancêtres, quand on lit l'histoire de la formation des Etats nations tels qu'ils se formèrent à l'époque de l'Antiquité, c'est à des histoires de héros que nous avons affaire, eux-mêmes formant la même société structurée que la société divine.

Et parce qu'en ce temps-là la religion des hommes était chamanique, les hommes vivant sur terre étaient des chamanes toutes les fois qu'ils avaient reçus des dieux le pouvoir d'entrer en communication avec eux, laquelle communication reposait sur des règles extrêmement strictes (elles-mêmes appartenant à un rituel sans le respect duquel les prêtres chamanes étaient incapables de communiquer avec les dieux, et donc incapables aussi d'obtenir d'eux la production d'événements - arrivée de l'orage et de la pluie, arrivée du soleil, guérison de tel ou tel malade, ou tel ou tel possédé du démon, etc. - favorable à la communauté qu'ils dirigeaient en tant que prêtres chamanes.

Et parce que la société va, en se développant économiquement, se structurer et se hiérarchiser, quand le roi de la communauté, qui était au départ son premier prêtre, va prendre la tête du pouvoir temporel et laisser au premier prêtre de la communauté le pouvoir de convoquer les esprits ou celui de communiquer avec les dieux, cette société-là sera dirigée par un gouvernement à deux têtes, avec le roi et sa cour d'un côté, le clergé de l'autre, les deux classes dirigeant une société humaine qui était composée également de guerriers et de producteurs.

Or, et c'est là que nous en venons à Georges Dumézil, son grand mérite est d'avoir montré que la société divine présentait la même structure lorsque les groupements humains étudiés par lui étaient d'origine indo-européenne. Tout comme présentait la même structure, celle des héros qui fondèrent les Etats nations telle que ceux de la Rome antique, ce qui prouve que ces fondateurs-là appartenaient eux aussi à une société qui, dans ses origines, était indo-européenne.

Réciproquement, en constatant, à l'examen du domaine romain, que la triplète divine formée par Jupiter-Mars-Quirinus, avait la même structure, sur les plans fonctionnel et hiérarchique, que celle représentée, sur le domaine védique, par la paire Varuna-Mitra au premier niveau, par Indra et ses Maruts au second niveau, et par les Asvins ou Nasatiyas au troisième niveau, ce savant a pu conclure que les habitants de la première Rome et ceux de l'Inde védique appartenaient au départ à la même communauté indo-européenne (elle qui, avant d'éclater et d'essaimer aux quatre vents, stationnait quelque part entre l'Asie et l'Europe).

Avant d'aller plus loin, constatons que certains des critiques de Dumézil (on songe ici, notamment, à Colin Renfrew) ont soutenu que cette communauté-là est beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense ordinairement. De plus, au lieu de stationner, dans ses origines, en Scandinavie ou dans le sud de l'Ukraine, éventuellement aussi entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, elle était installée dans la Turquie actuelle, lieu d'origine de l'agriculture, et qu'à partir de cet endroit elle éclatera en sous-groupes dont certains se dirigeront très progressivement vers l'Est (et vers l'Inde notamment) alors que d'autres se dirigeront très progressivement vers l'Occident.

Et le fait est, poursuit Renfrew, que cette communauté pratiquait un nomadisme extrêmement lent, et, qui plus est, fondé sur la culture du sol, autant de caractéristiques qui empêchent de voir dans ce type de communauté ces fameux Aryens capables d'envahir l'Inde au deuxième

millénaire avant notre ère, ainsi que nous l'expliquent les mythographes occidentaux du XIX^e siècle.

Bref, si l'on s'en tient à ce schéma-là de représentation, la société structurée en trois niveaux hiérarchiques n'a plus sa raison d'être, ne serait-ce que parce que la société décrite par Renfrew est trop ancienne, et donc aussi, à fortiori, trop sous-développée, pour présenter ce type de structure. A quoi les défenseurs des thèses duméziliennes répondront que n'importe quelle société, bien que d'apparence sous-développée, présente une structure bien plus complexe qu'on ne le suppose ordinairement.

Et si, pour en revenir à la Rome des origines, cette cité développera, dès l'instauration de la République, sa propre histoire et son propre modèle de société, la Rome antique présentait (si l'on en croit Dumézil et les défenseurs de ses thèses), au niveau de son épopée mythologique, ou, ce qui revient au même, au niveau de l'histoire des héros qui la fondèrent et la gouvernèrent, la même structure que la société divine ou héroïque chère aux Indiens de l'Inde védique, ce qui prouve que Rome et l'Inde védique avaient non seulement la même vision du monde, mais une vision qui était celle de la toute première communauté indo-européenne.

Et si, à partir du schéma védique et romain, on élargit le champ héroïque - qui s'exprime ici à travers la fondation et la gouvernance des cités nations de l'Antiquité - à d'autres peuples en phase de constitution nationale (Nartes, Scandinaves, Celtes, Germains, etc), on peut montrer, comme l'a fait Dumézil, que ces peuples, en présentant une histoire de héros ; mieux, en présentant *des* histoires de héros qui, parce que semblables les unes aux autres - sans parler du cadre hiérarchique ou fonctionnel ou ceux-ci prenaient place au sein de leur société respective - affichaient, sans le vouloir, leur même provenance d'une société source qui était, nous le savons maintenant après avoir lu Dumézil, indo-européenne dans ses prémices.

Et si les histoires de héros avaient d'autres objets que celle consistant à nous révéler la fondation de telle ou telle cité royaume en tant que nation indépendante installée à demeure sur tel ou tel territoire, leur fond commun est de nous révéler en quoi consistait l'idéologie des peuples de cette époque, une idéologie qui est ici commune à toutes en ce sens qu'elle appartenait au même fond commun indo-européen.

Bref, quel que soit le niveau du débat (Histoire - qui renvoie ici à la fondation des nations en tant que groupements indépendants - , ou détails associés à tel ou tel récit), à chaque fois, on découvre, grâce ici au talent de Dumézil, que les morceaux du récit sont agencés de telle façon que l'on retrouve à chaque fois les trois composantes de la structure tripartite, ce qui prouve que ces morceaux appartenaient à un patrimoine qui, avant de s'éparpiller, était indo-européen.

Et parce que ce même Dumézil a débuté sa recherche en comparant les héros mythiques associés à la fondation de Rome à ces dieux védiques qui, dans son esprit, formait tous ensemble la société à la fois tripartite et canonique mise en lumière par lui (laquelle, encore une fois, était représentée par la paire Varuna-Mitra au premier niveau de la hiérarchie divine, par Indra et les guerriers Maruts au second niveau, et par les Ashvins ou Nasatiyas au troisième niveau) ; si, à partir de là, on quitte les dieux romains Jupiter (représentant de la première fonction), Mars (représentant de la seconde fonction) et Quirinus (représentant de la troisième fonction) pour descendre au niveau des héros qui, comme Romulus, fondèrent la cité romaine, ou qui, comme ses successeurs, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, et Ancus Marcus, la gouvernèrent, on retrouve, chez tous ses personnages, les mêmes propriétés

fonctionnelles (avec un Romulus qui ressemblait à Varuna, un Numa qui, avec son tempérament législateur, ressemblait à Mitra, un Hostilius qui ressemblait - comme son nom d'ailleurs l'indique - à Indra, et avec enfin un Marcus qui, en tant que support - présent ou futur - d'une réforme institutionnelle qui permettra à Rome de s'enrichir, incarnait la troisième fonction (même si on reprochera à Dumézil de ne pas avoir assez insisté sur le fait que Marcus était également, à la fin de sa carrière, un guerrier ou un combattant redoutable).

Personnellement nous laissons à d'autres le soin de contrôler toutes ces équivalences entre d'un côté des personnages qui étaient des dieux védiques, et, de l'autre, des personnages qui étaient des héros romains et qui, vu leur statut de héros, précisément, étaient eux-mêmes associés à la fondation et à la gouvernance de la Rome antique.

Juste cette remarque : si Romulus, premier roi de Rome, était, si l'on s'en tient à notre propre interprétation sabéenne, le soleil durant son déplacement le long de la ligne de l'Ecliptique, ce soleil combat des Sabins représentés par les étoiles associés à la constellation d'Orion, des Sabins dont les épouses, appelées Sabines, étaient alors représentées par les Pléiades. C'est donc l'une d'entre elles que le soleil épouse en pénétrant dans la première partie du Taureau, durant son déplacement le long de la ligne de l'Ecliptique.

Ceci dit, quand Romulus devient, en fin de vie, un tyran avec ses sujets, il incarne le soleil lorsque celui-ci joue les imperator, ce qu'il fait en stationnant dans la constellation du Cancer durant son déplacement le long de la ligne de l'Ecliptique.

Et si Romulus était, comme le dieu canonique Quirinus, expression de la troisième fonction, le soleil, son frère Rémus était la planète Mars, elle qui, en quittant la Voie Lactée avant le soleil, et, plus tard, en quittant le Cancer pour le Lion avant ce même soleil, a enfreint les limites de la territorialité de la Rome antique, laquelle, comme toutes les cités souveraines de l'époque (On, Héliopolis, Troie, Jérusalem, etc) désignait, sur le plan sabéen, la constellation du Cancer (étant entendu que le soleil stationne à cet endroit à l'époque du solstice d'été – endroit où d'ailleurs il joue les tyrans ou les impérateurs).

Et si, à partir de là, on examine, à l'aune du sabéisme, la suite des rois canoniques associés à la Rome antique, on constate que Numa représentait la planète Mercure, comparé à un Tullus Hostilius qui représentait la planète Mars, et comparé à un Marcus qui représentait probablement la planète Saturne, elle-même étant représentée par Enée durant la colonisation du Latium par les Troyens venus de l'Orient.

Maintenant, si on fait le lien de tout cela avec les dieux védiques, on ne sera pas trop éloigné de la vérité en disant que cette planète Saturne, soleil ancestral et père de tous les feux, était représenté par Agni sur le domaine védique, lui-même ayant pour frère jumeau un Indra qui était la planète Jupiter.

Tout cela pour dire que ce qui nous chiffonne, depuis le début, dans l'analyse concoctée par Dumézil, est de savoir que, dans sa tripartition, le dieu Indra était perçu comme un dieu de deuxième fonction, alors qu'il ne faudrait tout de même pas oublier que ce dieu-là, s'il n'était

sans doute pas un dieu très important dans les temps pré-védiques, deviendra le roi des dieux au sein du panthéon védique.

Or faire d'un roi, ou voir dans un roi, sous prétexte qu'il a un tempérament ou un comportement guerrier, un représentant de la deuxième fonction, ne rend pas justice à son rôle de roi qui, par essence, appartient à la première fonction. Au reste, dans la mesure où Strabon disait que les Indiens védiques adoraient un Jupiter Pluvius qui, en tant que faiseur de pluies (en l'occurrence le dieu libère les vaches à cet instant), était ce dieu de l'orage qu'était Indra, ce dernier avait toutes les qualités (qui sont les mêmes que le dieu romain Jupiter, ou que le dieu grec Zeus, ou que le dieu sumérien Enlil), pour incarner la souveraineté (et donc aussi, cela va de soi, pour appartenir, tout en l'incarnant soi-même, à la première fonction dumézilienne).

Maintenant supposons qu'Indra était, dans le monde sabéen, la planète Mars. Cela voudrait dire que cette planète-là dominait, dans pratiquement un quart des vers du Rig Veda, un panthéon védique dont les dieux canoniques étaient représentés, si l'on présuppose que la religion contenue dans ce Livre était sabéenne, par les planètes du système solaire durant leur déplacement le long de la ligne de l'Ecliptique. Or il n'est pas une ligne, dans tout le Rig Veda, permettant d'affirmer qu'Indra était la planète Mars. En revanche, on trouve pas mal d'arguments pour démontrer que le grand dieu Indra s'identifiait à la planète Jupiter lorsque celle-ci libère des vaches qui, sous prétexte d'être des rivières ou des eaux, ne sont rien d'autre, dans la variante sabéenne du récit, qu'une planète Vénus ou à une planète Lune qui, en coulant telle une rivière durant sa descente, le long de la ligne de l'Ecliptique, entre le Cancer et le Capricorne, ressemble à une rivière ou à ces eaux qui, en se mettant à couler, provoquent l'abondance sur terre. Et comme nous sommes ici sur le planisphère céleste, pareille abondance se traduit par la sortie des planètes de la Voie Lactée côté Gémeaux, là précisément où se tiennent des chevaux Asvins qui étaient leur expression.

Et si l'on veut compliquer le tableau, on peut en déduire que le soma dont Indra se nourrit avant de tuer le démon serpent Vritra, ce soma est représenté par l'amas de la Ruche situé dans le Cancer, soma qui permettra à la planète Jupiter, une fois celle-ci dans le Cancer, précisément, d'affronter victorieusement un démon Vritra représenté par l'Hydre (elle dont l'étoile Alphard se situe tout près du Cancer).

Et quand Indra joue les socios avec Namuci, ce personnage incarne, ou bien la Voie Lactée côté Taureau-Gémeaux, ou bien l'Hydre (ce qui présuppose que Namuci était l'autre nom de Vritra). Et si les Ashvin étaient les deux Gémeaux, les Maruts étaient forcément autre chose. En revanche si les Maruts étaient les deux Gémeaux, c'est ailleurs qu'il faut rechercher les Asvins (sans doute du côté des étoiles Alnath et Zéta Tauri ; ou, peut-être aussi, du côté du Bélier).

Maintenant, si l'on fait la même analyse au niveau des héros de la Rome antique, on peut également montrer que ces personnages étaient des planètes ou des étoiles. Et à supposer que ces personnages étaient des hommes au vrai du sens, leur histoire, en tant que premiers rois de Rome, s'identifiaient à celle des planètes et des étoiles. A cette aune, quand on lit, dans les textes relatant les origines de la Rome antique, les actes héroïques accomplis par les uns et des autres, il bien comprendre que le narrateur du récit, au lieu de regarder uniquement le destin de ces hommes exceptionnels, regardait le ciel et ses étoiles, ce qui lui permettait de

concocter des histoires (qui se réfère ici à la fondation de Rome) ou les personnages, parce que commués en planètes ou en étoiles, se comportaient véritablement comme des héros.

Et c'est là qu'il faut reconnaître le principal mérite de Dumézil, à savoir faire œuvre d'historien, non au sens traditionnel du terme, mais au sens ou l'Histoire, dans l'esprit de nos ancêtres, au lieu d'être racontée par des chroniqueurs au sens moderne du terme, l'étaient par des poètes ou des prêtres qui tous regardaient le ciel durant la nuit, et qui tous, par ce motif, identifiaient leurs héros à des planètes et des étoiles.

Et parce que Dumézil a débuté ses recherches, en Occident, à Rome même, il se trouvera confronté, durant ses travaux, à des historiens romains (plus exactement du domaine romain) qui, pour la plupart, ne reconnaîtront nullement un caractère scientifique à ses travaux, alléguant, contre eux, que les dieux et les héros romains étaient des personnages, au minimum entièrement romains, et, au maximum, italiques ou grecs, mais en tout cas pas d'une origine indo-européenne. De plus, la geste même de ces personnages, quand ils étaient des héros, n'est pas si nette, à les en croire, qu'on puisse les cataloguer, sans faire d'erreur, dans l'une ou l'autre des trois catégories mises en lumière par Dumézil.

Bref, les résultats mis en lumière par cet auteur ont d'emblée été chahutés par des auteurs qui, à cause principalement d'une éducation qui a toujours privilégié l'origine grecque (on laisse tomber ici les Etrusques) de la culture romaine, refusèrent à Dumézil le droit de poser (à l'image, en quelque sorte, d'un révolutionnaire fanatique) une bombe au milieu d'eux en leur déclarant noir sur blanc, analyse des textes en main, que le fond de la Rome des origines était indo-européen plutôt que grec (même si la Grèce a elle aussi, d'une certaine façon, une origine indo-européenne).

Le problème des historiens modernes, toutes origines et nations confondues, est qu'ils ne comprennent pas une seule voyelle à la manière dont nos ancêtres de l'Antiquité pensaient leur propre histoire. Ceci dit, si l'on peut faire grief à Dumézil sur la question, ce n'est pas d'avoir fait remonter les origines de Rome à d'autres assemblées humaines qu'aux seules nations grecque ou étrusque, mais de l'avoir limitée, dans le cas de Rome, à la seule origine indo-européenne.

En effet, si l'on sait que Dumézil s'est battu toute sa vie pour démontrer que la tripartition mise en lumière par lui, était l'apanage des nations d'origine indo-européenne, quantité d'auteurs lui ont opposé, sur le terrain même de la tripartition, des objections en lui démontrant que d'autres nations avaient conçu leur société sur le même modèle. Et Dumézil de répondre à cet argument en disant que si le panthéon divin de ces nations, contrairement à la structure même de la société humaine formée par ces nations, ne présentait aucun caractère tripartite, ce n'était pas le cas lorsque le panthéon appartenait aux nations d'origine indo-européen. D'un autre côté, il répondit aussi à ceux qui lui objectaient que la Rome des temps historiques ne présentait plus, dans la geste même de ses responsables, aucune idéologie de type trifonctionnel, qu'une lecture attentive de cette geste montre au contraire, par certains détails, que la tripartition – ici au niveau idéologique – chère aux Indo-Européens d'origine, n'avait pas été abandonnée par les tenants de l'époque historique.

Maintenant, si l'on abandonne le Dumézilisme pour le Sabéisme, on s'aperçoit que même dans les temps historiques les annales de Rome se référaient aux mouvements des planètes et des étoiles. Ainsi, pour prendre un exemple concret, quand on lit, dans les textes de tel ou tel poète antique (étant entendu que le sabéisme se lit dans ces textes-là, et non dans les chroniques d'un Cicéron ou d'autres chroniqueurs de l'histoire qui ne comprenaient pas une voyelle au sabéisme), qu'Enée a colonisé le Latium au XIIe siècle avant JC, ou dès cette date, le ciel ayant permis aux écrivains ou aux narrateurs de raconter pareille colonisation, se référait, lui, aux VIII, VII ou VI e siècles avant JC.

Même tableau dans la Bible : on peut montrer, cartes célestes en main, que l'Exode des Hébreux en Terre Promise a été écrite aux VIIe ou au VIe siècles avant JC. Et si l'on sait, à partir de là, que les textes figurant dans l'Exode citent des personnages (Ramsès II, Merneptah, etc) qui vécurent au XIIIe siècle avant JC, on a été conduit, par une sorte de processus récurrent, à en déduire que le Livre de l'Exode date au minimum d'une période aussi reculée.

Même chronologie à propos d'un Enée que l'on suppose avoir vécu au XIII ou au XII siècle avant JC (étant entendu que c'est à cette époque-là que les historiens font remonter la Guerre de Troie). Mais ce que ces historiens devraient savoir, et qu'ils ne savent pas vu leur ignorance du caractère sabéen de la religion de nos ancêtres, est la chose suivante : toute la guerre de Troie, une fois transposée sur le planisphère céleste, renvoie à un ciel qui fut observé par les narrateurs entre le VIIIe et le VIe siècle avant JC. Si donc la Guerre de Troie a bel et bien eu lieu (à supposer que ce fut le cas) à la fin du XIIIe siècle ou au XIIe siècle avant JC, les annales chargées de la relater, font référence, elles, à un ciel posdaté.

A part cela, étant donné que le sabéisme était la religion universelle à l'époque de l'Antiquité, on retrouve chez tous les peuples, et pas seulement auprès des tribus d'origine indo-européenne, des exploits tels que ceux que l'on découvre à Rome ou auprès des autres peuples de cette origine. Et parce que ces exploits appartiennent ici à des nomades qui, en se déplaçant dans les grands espaces, seront amenés, avant de s'installer à demeure à tel ou tel endroit, de fréquenter des tribus indigènes qui s'étaient déjà installés, eux, en pareil lieu ; et si l'on sait, à partir de là, que la rencontre entre les tribus nomades et les tribus sédentaires déboucha sur des querelles, et, parfois aussi, sur de véritables guerres de fondation, c'est à de telles guerres que nous sommes conviés lorsque nous lisons, dans les annales des différents peuples, les actes ayant présidé à la fondation de leur Etat en tant que nation indépendante.

Mais là est le côté intéressant de l'affaire : étant donné que les nomades se comparaient, durant leurs déplacement dans les grands espaces, aux planètes du système solaire, la guerre de fondation va prendre l'allure, dans leurs annales, d'une guerre entre d'un côté le Peuple Elu représenté alors par les planètes du système solaire durant leur déplacement le long de la ligne de l'Ecliptique ; et, de l'autre, des tribus indigènes représentées par celles des étoiles ou constellations qui sont visitées par les planètes durant l'avancée de ces dernières le long de la ligne de l'Ecliptique.

Dans ce registre-là, le roi est représenté par la planète Jupiter, comparé à des Anciens représentés, collectivement parlant, par la planète Saturne, comparé à des guerriers représentés, collectivement, par la planète Mars, comparé à sauveur représenté par le Soleil, et comparé à une déesse mère représenté par la planète Vénus (laquelle est d'ailleurs visible dans les trois domaines de la tripartition mise en lui-même par Dumézil – avec une déesse mère des dieux et des hommes présente au sein de la première fonction ; avec une déesse

guerrière et virgine présente au sein de la seconde fonction ; et avec une déesse incarnant les plaisirs de l'amour, pour ne pas dire de la prostitution, présente au sein de la troisième fonction). Quant aux créatures chargées d'être les esclaves d'un pareil peuple élu, elles sont représentées, elles, d'une part par les nuages de la Voie Lactée, et d'autre part par celles des étoiles ou constellations qui sont fréquentées par les planètes durant le déplacement de celles-ci le long de la ligne de l'Ecliptique.

Bref, si l'on s'en tient à l'aspect fondation des cités-royaumes ; en d'autres termes, si l'on s'en tient à l'Histoire des hommes telles que se la représentaient nos ancêtres de l'Antiquité, celle-ci résultait partout, à lire les annales, de la rencontre entre d'un côté des nomades représentés par les planètes du système solaire durant leur déplacement le long de la ligne de l'Ecliptique, et, de l'autre, des tribus indigènes représentées ici par les figures astrales rencontrées par ces planètes.

Et si, maintenant, nous quittons l'histoire de la Fondation des anciens royaumes (qui étaient, au départ, des cités-Etats) pour des histoires chargées de nous narrer les aventures de tel ou tel dieu, ou de tel ou tel héros, ces histoires-là, particulières, se réfèrent à leur tour, au sein d'une religion ou d'une mythologie qui était à cette époque sabéenne, aux planètes ou aux étoiles.
